

Correspondance d'Henry de Rougemont (1805-1810)

II. Une vie de soldat

Michel GARCIA *

À la mémoire de Jean Zocchetti

Le début de la première lettre qu'Henry de Rougemont adresse à sa cousine, le 9 juin 1805, fournit d'intéressantes précisions sur les débuts de sa carrière militaire.

Il est déjà bien loin, chère cousine, le temps où j'étais près de vous : de l'éclair de liberté dont j'ai joui il ne me reste plus que des souvenirs qui, en me retraçant les douceurs que j'ai goûté (sic) dans ma famille, me font paraître un peu singulier le nouveau genre de vie qu'il m'a fallu reprendre : cinq mois de repos m'y ont rendu presque aussi étranger que deux ans de service m'y avaient rendu familier ; ce second noviciat que j'ai à faire me coûte plus que je ne l'avais prévu, et c'est quelque fois (sic) bien inutilement que je m'efforce d'écarter de mon esprit les intarissables réflexions auxquelles je me livre lorsque je m'arrête à comparer ce que j'ai quitté avec ce que je suis venu chercher ici. Je sens trop combien il me serait maintenant superflu et même dangereux d'ouvrir tout-à-fait les yeux sur la cause et sur les suites du parti que j'ai embrassé ; mon intérêt est de me faire illusion à moi-même sur mille considérations qui en se combattant se détruiraient réciproquement : persuadé d'ailleurs, ainsi que je l'ai toujours été, qu'il me suffirait de désirer vivement la possession d'une chose pour ne pas l'obtenir, je veux éviter de nouveaux regrets en ne faisant plus rien pour maîtriser ma destinée ; et je m'abandonne entièrement à ce qu'elle voudra faire de moi.

Ces lignes se réfèrent très expressément à une époque qui se situe autour de 1802. Le dossier conservé aux archives de l'armée affirme que c'est de choix délibéré qu'Henry de Rougemont devient soldat : « s'engage et est appelé deux mois avant germinal an XI » (avril 1803). Comprendons que la décision est prise à la fin de 1802 ou au début de 1803, l'engagement pouvant précéder l'appel de plusieurs semaines. Quelles sont ces « circonstances imprévues » qui poussèrent le jeune homme à prendre cet état ? On l'ignore. S'agit-il d'un revers de fortune subi par son père (sa mère était décédée en 1789) ? D'un coup de tête ? D'un échec professionnel ou sentimental ? Lorsqu'il repense, plus de deux ans plus tard, à ses motivations de l'époque, il continue à douter de la pertinence de ses décisions. Il ressort de ces réflexions qu'il aurait pu choisir un autre parti que l'engagement dans l'armée, soit qu'il se fût accommodé du changement de situation survenu dans sa vie, soit qu'il eût opté pour une autre voie. Qu'un fils unique, orphelin de mère, s'éloigne aussi radicalement de ce qu'il lui reste de famille, au point de renoncer aux engagements auxquels ne peut manquer un héritier à l'égard des générations précédentes, est surprenant. Quelle est cette « chose » dont il a si vivement désiré la possession, selon ses propres termes et, dont, avec le recul, il reconnaît qu'il ne pouvait l'obtenir ? Tout concourt à suggérer qu'il s'agit d'une déception amoureuse. Le jeune âge du garçon ne fait que renforcer cette impression, peut-être aussi le fait de se confier à une femme de sa famille.

Henry de Rougemont semble doué pour l'introspection. Les jugements qu'il porte sur lui-même sont sans indulgence. Il assume pleinement sa décision première, au point de se donner une

* Président de l'académie de Touraine.

règle de conduite, celle d'appliquer à sa carrière militaire une forme de détachement qui le conduit à ne pas chercher à influencer désormais le cours de sa vie. On en a une parfaite illustration dans la suite de la lettre :

J'ai dernièrement été à la veille de mettre en pratique ce système d'insouciance dont je souhaiterais pouvoir me faire une règle de conduite ; et j'étais, en effet, bien résolu à me soumettre sans la moindre résistance à la nécessité où j'ai cru être ces jours-cy de faire partie d'une embarcation d'environ cinq cents hommes que notre régiment a reçu l'ordre de fournir à la marine, et qui vont être envoyés de suite à Saint-Domingue, où je vous avoue que mon inclination ne serait nullement d'aller. Ils y seront à peine arrivés qu'ils cesseront d'appartenir à notre corps, et qu'ils entreront dans un autre qui leur sera entièrement inconnu ; ce qui ne peut que leur déplaire beaucoup. Cette seule considération a porté deux de nos officiers à donner leur démission ; et je sais qu'ils ne se seraient point décidés s'ils n'avaient vu dans cette expédition d'autres inconvénients que la longueur du voyage, le changement de climat et les risques de la guerre. La marine qui a le droit de faire chez nous ses provisions d'hommes, ne cessant depuis trois ans de nous en enlever qu'elle fait tous passer dans les îles d'Amérique, et les maladies qui y règnent ne cessant aussi de lui en enlever, elle est de plus en plus intéressée à démembler notre régiment. À la première nouvelle que nous eûmes de cet ordre de départ, je pensai que mon tour d'ancienneté de service me joindrait à ceux de mes camarades que j'ai vu partir avec tant de regrets ; le détachement devait mettre à la voile dans les vingt-quatre heures ; et, ce qui n'était jamais arrivé, la défense était faite aux sous-officiers, de même qu'aux officiers, de prendre quelque arrangement que ce fût pour se faire remplacer. Je n'avais donc plus que le temps de me préparer à la hâte au voyage, et de faire mes adieux à mon père ; mais je ne fus point compris dans le nombre des partants, et je le sus heureusement assez tôt pour ne point lui donner une fausse nouvelle qui l'aurait si vivement affligé. Je me suis au contraire empressé de lui annoncer ce qui s'était passé à ce sujet dans le régiment, dans la crainte qu'il ne fût instruit indirectement, et d'une manière qui aurait pu lui causer beaucoup d'inquiétude.

Ce « système d'insouciance » n'a pas que des défauts, lorsqu'on est soumis à des décisions qui vous échappent, ce qui est le cas à l'armée. Le passage qui précède nous éclaire sur la façon dont la troupe réagit à cet état de fait. L'esprit de corps y règne à un degré tel qu'un changement de régiment est vécu comme un drame, au point de pousser des officiers à démissionner. Le rapprochement avec la marine est perçu aussi comme un désagrément majeur. Enfin, les expéditions dans les îles apparaissent comme dévoreuses d'hommes. Il est vrai que nous n'en sommes qu'au début de l'Empire et que la mission des armées est d'abord de défendre le territoire, il n'en reste pas moins que ce qui semble caractériser l'état d'esprit des combattants à l'époque est plus la recherche d'un confort physique et psychologique que l'ambition de participer à une époque guerrière.

Deux mois après son incorporation, Henry de Rougemont a été nommé fourrier, probablement avec le grade de maréchal des logis, au 93^{ème} régiment d'infanterie, en garnison à la Rochelle. Il faut sans doute voir dans cette affectation la reconnaissance de son degré d'instruction générale, le fourrier étant impliqué dans l'administration des troupes et la tenue des écritures. Ce régiment est plus précisément chargé de la défense des îles, dans lesquelles il entretient des détachements, ainsi à l'Île-Dieu.

Une deuxième étape de sa carrière militaire débute le jour-même où il écrit sa lettre à sa cousine, le 9 juin 1805. De ce jour, il est affecté, toujours comme fourrier du 93^{ème}, mais désormais à L'île-de Ré. Lorsqu'il rédige sa lettre suivante, le 30 mars 1806, il a été promu sergent. Il y

décrit plus précisément ses occupations, en priant sa correspondante de l'excuser pour son long silence.

Je n'y trouve d'excuse que dans la multitude d'occupations dont j'ai successivement été surchargé tantôt pour la comptabilité de la compagnie dont je faisais partie, tant que j'ai été fourrier ; tantôt pour celle de prisonniers de guerre autrichiens qui m'a été confiée, depuis que je suis sergent ; et quelque temps aussi pour le cours d'étude que j'étais chargé de faire aux sous-officiers du Régiment tant que nous avons été tranquilles à l'île de Ré.

Ce changement de grade n'implique pas pour lui une plus grande proximité avec les champs de bataille. Ces prisonniers autrichiens, qui furent sans doute capturés à Ulm ou à Austerlitz, ne fournissent qu'un écho lointain des canonnades. H. de Rougemont est à l'arrière, dans un dépôt de régiment et n'a pas encore été confronté au fracas des armes. Mais les choses vont bientôt changer. En attendant, ses loisirs semblent nombreux et il les occupe comme il peut. Dans une note malheureusement amputée en marge de cette lettre, il annonce avoir entrepris l'exercice de la musique, avoir commencé à pratiquer le violon et à composer des airs, - en cinq mois, il en a composé une douzaine - qu'il a « le plaisir d'entendre chanter très souvent à ceux de mes camarades qui savent la musique ». Il dit avoir puisé son inspiration dans les poésies des *Lettres à Emilie* de Charles-Albert Demoustier, très en vogue à cette époque.

Enfin, l'ordre est donné de quitter La Rochelle et Rochefort pour rejoindre des contrées éloignées.

J'ai écrit ce matin à mon grand papa pour l'instruire de l'ordre que vient de recevoir notre Régiment de quitter les bords de l'océan où il est retenu depuis si long-temps (sic) pour se rendre aussi promptement que possible dans la Capitale du Piémont. Le 4^e Bataillon dont je fais partie est déjà en marche ainsi que les deux premiers parce qu'ils étaient dans les îles les plus voisines de Rochefort où est fixé le rendez-vous : je n'ai pu les suivre parce que les prisonniers de guerre qu'il m'a fallu administrer ne sont partis pour retourner dans leur patrie que depuis quatre jours, et que j'ai plusieurs comptes essentiels à régler que je dois terminer si je ne veux pas en laisser l'embarras à un officier de Gendarmerie qui avait le commandement du dépôt, mais qui ne se mêlait d'aucuns détails. Il a demandé à notre Colonel la permission de me garder encore quelques jours, et comme il le lui a accordé, je ne partirai que lorsque notre troisième Bataillon qui était à l'île Dieu sera arrivé : ce qui ne peut me donner plus de trois jours de délai.

Le sergent de Rougemont ne manque pas l'occasion d'impressionner sa correspondante, ou du moins de tenter de le faire, en mettant en avant l'importante mission qui lui est dévolue, que même un officier de gendarmerie n'est pas en mesure d'assumer. Et il a fallu rien moins que l'intervention d'un colonel pour le retirer momentanément de son bataillon.

Pour ce qui est de la destination, la troupe n'en a qu'une vague idée, mais cette ignorance excite les imaginations, sans pour autant dissiper toutes les craintes :

On regarde dans le Régiment comme hors de doute qu'aussi-tôt (sic) rendus à Turin, après une marche de plus de deux-cent-trente lieues, nous recevrons [de nouv]eaux ordres pour aller de là soit dans le fond du royaume de Naples soit de la Dalmatie vénitienne aux frontières de la Turquie. Vous voyez, ma chère cousine, que mon pèlerinage pourra en valoir la peine, et d'après les goûts que vous me connaissez vous vous faites aisément idée du plaisir que je me promets à parcourir l'Italie où, comme l'a dit Cicéron, on ne peut faire un pas sans mettre le pied sur une histoire : mais les plus beaux souvenirs, la riante fertilité du sol et mille autres

avantages qui rendent ce pays intéressant ne rendront pas plus légers mon sac et mon fusil que plusieurs raisons m'ont décidé à porter. Les chaleurs qui dans ce nouveau climat ne vont pas tarder à devenir fortes me feront sans-doute (sic) beaucoup souffrir, et ne seront pas pour peu dans la fatigue que je m'attends à essayer : mais je pense qu'avec le courage dont je suis armé, je vaincrai ce qu'il y aura de pénible dans ces voyages par le violent désir que j'ai de les achever de manière à satisfaire ma curiosité.

La curiosité est plus forte que l'appréhension légitime devant les risques qu'implique un changement de climat. Notre sergent semble sensible sur ce point, comme il l'a déjà démontré lorsque la menace pesait d'un embarquement pour Saint-Domingue. Pourtant l'esprit d'aventure finit par l'emporter sur toute autre considération et il semble que lui et ses camarades se soient bien préparés à leur longue marche et à la découverte de nouveaux horizons.

Les villes principales qui se trouvent sur ma route sont Clermont, Lyon et Chambéry ; après quoi je ne puis savoir celles que j'aurai à visiter par delà (sic) Turin. Du grand nombre de montagnes que je verrai les plus fameuses sont le Puy-de-Dôme, les Alpes et particulièrement le Mont Cénis (sic). Je remplirai un volume des réflexions qui se sont accumulées dans ma tête depuis six jours que la nouvelle de ce voyage est connue et si, comme je l'espère, ma santé se soutient, je vous menace d'avance de quelques in-folio d'observations faites sur les Alpes ou sur les Apennins dont je vous ferai un jour lecture sur la (sic) monticule qui porte la garenne de Basse.

On ignore si le jeune homme put remplir cet alléchant programme. On aurait aimé pouvoir lire les observations dont il menace sa cousine, mais elles n'ont pas été conservées, si jamais elles ont été écrites.

En mars 1806, le 93^{ème} Régiment rejoint son cantonnement : les bataillons de guerre à Vérone, le dépôt à Alexandrie (Alessandria). C'est dans cette ville, au nord de Gênes, qu'H. de Rougemont passera plusieurs mois, alors que plusieurs bataillons du 93^{ème} sont directement engagés à Iéna et Auerstadt (été 1806), puis à Eylau (8-2-1807). Pour compenser les pertes en hommes de cette bataille sanglante, le 1^{er} et le 2nd bataillon sont prélevés d'Italie en renfort. De Rougemont, qui appartient au 4^{ème}, reste à l'arrière et rejoint Brescia en novembre. Il ne semble pas non plus avoir été impliqué à Friedland, ni au siège de Kolberg, où des éléments du 93^{ème} se sont illustrés.

Sa situation change radicalement au-début 1808, lorsque son bataillon, désormais le 3^{ème}, rejoint la Catalogne, sous les ordres du général Duhesme. La date du 6 juin 1808, qu'il mentionne dans sa dernière lettre, pourrait bien correspondre à son baptême du feu.

Voilà six années que je n'ai pas vu mon pays, et, dans cet intervalle, j'en ai déjà passé plus de deux à faire la guerre dans le nord de l'Espagne. J'étais présent à la première affaire qui ait eu lieu en Catalogne, celle du 6 juin 1808.

Cet épisode est bien connu des historiens. Il intervient peu de jours après le soulèvement du peuple de Madrid le 2 mai, sauvagement réprimé par Murat, le 3 mai, que les peintures de Goya ont rendu célèbres. L'armée napoléonienne se trouve confrontée à la résistance farouche d'une population mal armée mais très déterminée et sachant tirer parti d'une topographie qui lui était familière et s'avérait peu propice à l'évolution d'armées régulières.

Arrêtées devant Martorell, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Barcelone, par des pluies diluviennes le 5 juin, les troupes françaises commandées par le général Schwarz furent confrontées dès le lendemain à une vive résistance de la part des habitants de Manresa et de ses environs. Ces derniers occupèrent les hauteurs de El Bruc, coupant ainsi la route aux soldats

français qui se dirigeaient vers Lérida, qu'ils avaient pour mission d'occuper. Bien que fortes de 3000 hommes, les troupes françaises durent se résoudre à une retraite précipitée devant moins de 500 miliciens (*somaténs*) et paysans catalans, jusqu'à San Feliu de Llobregat, aux portes de Barcelone. Cette défaite humiliante pour des troupes aguerries marqua les esprits des combattants français, surtout lorsque, comme H. de Rougemont, ils n'avaient jamais essuyé le feu de l'ennemi. Deux ans plus tard, il fait, à l'intention de son cousin, un résumé de ce qu'il a vécu, qui mérite commentaire. Je reproduis ci-dessous le passage en entier.

Depuis cette époque, on n'a pas cessé un seul instant de se battre mais avec une opiniâtreté tellement extraordinaire qu'il serait impossible de la concevoir si l'on ne savait jusqu'où peut aller l'influence des moines sur des espagnols et celle de l'honneur sur des français. Nous avons donc perdu beaucoup de monde ainsi qu'eux, mais ce n'est pas si infructueusement puisque nous parvenons successivement à nous emparer des places fortes et que notre pays reste intact et tranquille tandis que le leur offre partout les traces de la plus effrayante destruction. Le sort qui m'a rendu acteur de cette lutte si longue et si meurtrière m'a été bien favorable dans mille occasions où je devais m'attendre à succomber. De tous ceux de mes camarades qui existent encore, il n'en est aucun qui n'ait été ou blessé ou prisonnier ou malade et par conséquent obligé de quitter momentanément le bataillon, tandis qu'aucun accident ne m'étant arrivé je ne m'en suis pas éloigné une seule fois. Aussi j'aurais à t'entretenir de bien des événemens (sic) qui pourraient t'intéresser, mais ce serait un volume à faire, et, puisque tu vois souvent mon père à qui je fais part de ce qui se passe de plus essentiel, je remets des récits plus circonstanciés au moment où une démission ou, au moins, une permission pourraient me rapprocher de toi, et il n'y a que la paix qui puisse me procurer cet avantage de revoir notre Touraine. Si je ne l'avais jamais quittée, j'ignorerais que les contrées si vantées du Languedoc, de la Provence et même de l'Italie ne valent pas les bords de la Loire et de la Vienne. En vérité, mon cher ami, malgré le tort bien grand que j'aurais de tenir à la vie dans une profession et dans des circonstances où je dois être continuellement prêt à la sacrifier, je ne puis m'empêcher d'y attacher quelque prix quand je songe qu'au spectacle de cette boucherie et de cette dévastation générale pourrait succéder pour moi celui d'un riant séjour, d'un pays cultivé, d'une habitation paisible, telle que celle de Basse, par exemple : je pourrais y goûter de l'agrément, mais que cette demeure serait différente à mes yeux de ce qu'elle a été autrefois ; comment m'accoutumer à n'y plus retrouver ce père dont tout me rappellerait le souvenir ? Comment supporter l'idée de revoir seul avec toi ces mêmes bois, ces mêmes jardins qu'une si aimable compagne se plaisait à parcourir avec nous ? Ces promenades qui me paraissaient délicieuses ne peuvent plus être que de tristes déserts : tout est changé pour moi dans peu d'années ; partout je perds les meilleurs amis : la mort est presque aussi cruelle dans nos foyers que dans les combats ; ainsi, après avoir eu le bonheur de former les plus heureuses liaisons, je me vois exposé à un isolement insupportable qui me réduirait à accuser le sort de m'avoir trop épargné en me laissant survivre à tant de personnes qui m'attachaient à la vie.

Les pertes sont considérables des deux côtés, mais notre Tourangeau a été épargné par un heureux concours de circonstances qu'il ne s'explique guère. En revanche, il fait montre d'idées bien arrêtées sur les opérations. L'armée française remporte de précieuses victoires en s'emparant des villes et de leurs forteresses, malgré la défense que lui oppose la population. Il se montre plus discret en ce qui concerne les batailles rangées contre l'armée régulière espagnole et ses alliés anglais, car dans ce domaine le bilan est moins flatteur (bataille de Bailén,

juillet 1808). La guérilla à laquelle les Français sont confrontés ne lui inspire que sarcasmes. Les deux partis ne luttent pas avec les mêmes armes : les Espagnols sont aux ordres de moines fanatiques, les Français combattent pour l'honneur. Il est vrai que le clergé espagnol a joué un rôle très actif dans les combats, au point de l'amener à prendre parfois les armes, mais ce discours platement idéologique fait peu de cas des valeurs que l'armée napoléonienne, héritière des « combattants de l'An 2 », est supposée défendre. Rien sur la République ni ses idéaux ; aucune réflexion sur le patriotisme des Espagnols, qui est pourtant aussi une vertu éminemment révolutionnaire. Lorsqu'un peu d'humanité se mêle à ce discours, comme l'évocation de la dévastation générale, elle est immédiatement anéantie par cette considération pathétique : « notre pays reste intact et tranquille tandis que le leur offre partout les traces de la plus effrayante destruction ». Comme si le fait d'exporter la guerre à l'étranger exonérait ses promoteurs de toute responsabilité. Dans ces conditions, la vision nostalgique d'une Touraine fantasmée perd toute sa grâce pour devenir l'expression d'un égoïsme exacerbé. De Rougemont s'exprime comme un soudard des armées d'Ancien Régime, insensible aux malheurs qu'il inflige aux populations. Pour l'honneur de notre épistolier, on aimerait y voir l'effet d'une censure militaire, mais sans en être si sûr.

Peut-être faut-il attribuer une part de ces excès à un état psychologique délicat. Cette vision de la mort partout présente lui révèle son état de solitude, sentiment qui apparemment lui est insupportable, parce qu'il crée pour lui une situation sans issue. À quoi bon retourner dans sa chère Touraine, si c'est pour y retrouver un vide insupportable : celui d'un château de Basse déserté par ses plus chers habitants ou visiteurs, son grand-père et sa cousine ? Un terme brutal a été mis « aux plus heureuses liaisons ». Dès lors, à quoi bon s'acharner à vivre ?

L'état de service du sergent Henry de Rougemont ne va pas au-delà de cette année 1810. Sans doute mourut-il peu après, à l'âge de trente ans. Par ailleurs, on sait que le domaine de Basse fut mis en vente à la fin de l'année ou au-début de la suivante et acquis par un membre étranger à la famille, Marie-Anne-Adélaïde Turgot. Cette dame excentrique y mènera une existence tapageuse puis, en 1824, décrétera sa démolition intégrale « afin que personne ne l'habitât après elle ».

Tout est donc consommé. Du moins avons-nous pu, grâce à ces trois lettres, revivre quelques moments de l'histoire de cette demeure aujourd'hui disparue et de ses habitants.

Décembre 2020